

Le Goffic, Charles (1863-1932). La Marne en feu. 1921.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

### III

#### LE CARNET DE L'INSTITUTEUR ROLAND

*Mercredi 2 septembre (Villevenard).* — Les journaux sont lus avidement et anxieusement par la population. La poste fonctionne irrégulièrement, et les femmes, les parents, attendent fièvreusement les courriers. Quelques pleurs, mais aucune récrimination.

*Jeudi 3 septembre.* — Le canon s'entend au loin, direction de Vervins. Les avions arrivent nombreux et atterrissent à Champaubert. De la cavalerie de remonte, venant du Camp de Châlons et se dirigeant vers Montereau, loge au village. 4 sacs d'avoine et 500 kilos de foin environ sont réquisitionnés. Le facteur-receveur apporte, le soir, une dépêche préfectorale informant les instituteurs institutrices qu'ils sont rendus libres. Le maire annonce, par voie de tambour, que les habitants doivent avoir déposé les armes en leur possession à la mairie. Le facteur-receveur est avisé de faire expédier le matériel mobile des postes et la comptabilité à Sézanne. D'autre part, tout est calme et silencieux ; aucun effarement ou affolement.

*Vendredi 4 septembre.* — A 1 heure du matin,

nous sommes réveillés par les aboiements du chien et un coup de sonnette. Deux femmes de gendarmes de la brigade d'Étoges, avec leurs jeunes enfants, viennent nous demander l'hospitalité jusqu'au matin. Les émigrés affluent par longues files de voitures qui encombrent les routes. A 10 heures du matin, un officier se présente à la mairie pour préparer le cantonnement de la 51<sup>e</sup> division. L'après-midi, le 243<sup>e</sup> débouche dans notre rue. Le bureau du général est installé à la mairie ; il loge à la poste, le colonel à l'école. Des bruits circulent : c'est le dernier jour du repli. Les officiers supérieurs, consultés, ne savent s'ils doivent me conseiller de cacher ma collection. On verra demain matin. Le départ subit des troupes a lieu à 11 heures du soir.

Le capitaine de gendarmerie a laissé l'ordre au maire de faire connaître aux habitants qu'ils ne doivent pas émigrer et nous ne voulons pas, le lendemain, prendre la responsabilité de confier cet ordre au tambour : chacun est laissé libre d'agir à sa guise.

*Samedi 5 septembre.* — Des troupes de toutes armes, infanterie, artillerie, cavalerie, défilent vers les Marais. Des blessés font connaître que l'artillerie allemande, placée vers Montemont, les a canonnés à Etoges. Un commandant du 10<sup>e</sup> d'artillerie a besoin d'une carriole pour transporter de la viande. Nous lui indiquons celle de M. Renard (Bénoni) : nous l'accompagnons et il en fait l'acquisition. Dans l'après-midi, un avion allemand survole dans la direction de Villevenard, venant d'Étoges : un avion français s'avance à sa rencontre et, après un échange de coups de feu, l'ennemi rebrousse chemin.

Je propose une fusée paragrêle à 1.600 mètres, mais le Génie n'accepte pas. M. Barnier (Anatole), domestique de M. Valet, est réquisitionné pour transporter les blessés vers Broyes. M. Truchon conduit aussi, avec ses attelages, du matériel vers Sézanne. Ils n'ont pu rentrer qu'après la bataille. Quelques habitants sont partis.

LA BATAILLE. — A 3 h. 30 [5 septembre], le son du canon se rapproche : il est décidé de chercher un refuge dans les grottes, à 300 mètres du village, sur le flanc de la colline de Chênaille : les familles Fautier, Thibault, Basset, Hiernand, Landréa, Barnier (Anatole), Barnier (Armand), Dagonet, veuve Guilbot, Canal, Roland, etc., s'y rendent avec quelques paquets, faits en hâte, de leurs objets les plus précieux. D'autres personnes se retirent dans leurs caves. A 4 heures, le canon tonne dans la direction de Saint-Prix. A 6 heures, il se fait entendre sur Coizard, colline du Razet ; la fusillade et les mitrailleuses s'entendent distinctement du côté de l'étang de Chenevry, au bas de Joches. A partir de 11 heures du soir, la nuit est calme. Un incendie, à Vert-la-Gravelle probablement, jette ses tristes et sinistres lueurs.

*Dimanche 6.* — Le jour vient. Le calme se prolonge. Nous croyons tout danger écarté : aussi nous redescendons au village vers 6 heures, pleins de confiance. En attendant le café, nous gravissons l'éminence située à l'ouest de l'école pour jeter un coup d'œil sur la plaine. Pas de soldats, aucun bruit. Tout à coup des balles sifflent à nos oreilles et nous regagnons en hâte la maison en faisant signe à d'autres

habitants qui s'apprêtaient à nous rejoindre de faire demi-tour. A 8 heures, le canon se met à tonner tout près de Congy et Courjoennet. La véritable bataille s'engage ici. Nous emportons précipitamment quelques objets et nous retournons aux grottes. Notre groupe de la veille est très réduit ; beaucoup ont préféré chercher un refuge dans leurs caves. La canonnade devient de plus en plus intense ; l'incendie s'allume à Courjoennet, au Petit-Oyes, etc., et dure jusque dans la nuit.

*Lundi 7.* — Les Allemands tirent par-dessus nos têtes. Comme les Français ne répondent pas, nous descendons aux provisions. Les Allemands ont visité la mairie : ils ont lacéré le drapeau des sapeurs-pompiers, arraché l'écharpe tricolore du buste de la République, ployé les sabres, cassé les fusils de chasse, éparpillé les capsules de carabine ; d'autres sont venus demander un petit verre, sans rien toucher, et échanger du pain. J'emporte vin et provisions dans un panier. Des soldats, avec une brouette, chargent à la boulangerie d'à côté ; en face ils boivent à la cuisine et me laissent passer avec ma charge. Nous retournons auprès des femmes. Les obus passent avec un bruit de sirène tournoyante ; trois Allemands viennent s'installer pour tirer sur les marches de notre grotte. Après avoir inspecté les environs, ils partent. Je leur ai demandé : « Est-ce que vous allez tirer ? Faut-il rentrer à l'intérieur ? » Ils ne m'ont pas répondu. Un avion français survole dans la journée et vient reconnaître l'emplacement des batteries allemandes. M. Leblanc retourne au village chercher des provisions en compagnie de M. Hiernand, charron, et Jaergé, de Fromentières,

venus nous rejoindre le matin ; il revient seul et retourne encore, à 6 heures du soir, chercher du pain, une bonbonne de 7 litres de vin, des cornichons en bocal, des pommes de terre, du chocolat, une lampe à alcool, des œufs, etc. Je suis de garde auprès des femmes et des enfants. Le soir, je puis me promener dehors et je remarque de petits globes lumineux, des signes certainement, de couleur rose, au-dessus de l'emplacement de l'artillerie. Le temps est beau, un peu froid dans la nuit ; les incendies continuent à Oyes, Reuves, etc., à Villevenard même. La canonnade tonne une partie de la nuit.

*Mardi 8 septembre.* — Canonnade intense. Le marais n'est qu'un brouillard de fumée ; les obus pleuvent sur Oyes, Reuves, Mondement. Les Allemands descendent, espacés, les pentes des vignes, en tirailleurs, à 200 mètres de nous. Le 75, à différentes reprises, riposte : il balaie notre colline, les pentes des vignes, les Usages, Voizy et l'autre versant de la côte de Saint-Prix, au-dessus des vignes d'Oyes. Derrière les maisons du village, les hommes d'infanterie fourmillent : on les voit s'avancer vers le marais par le ruisseau le Bonon. Des pièces viennent s'installer contre les enclos et les jardins. Le village est bombardé par les Français ; un nouvel incendie s'allume à la maison Thibault (Narcisse). L'artillerie ennemie est aussi exposée à notre feu ; les flocons blancs sont reconnaissables : ce sont nos obus. A midi, je regarde du couloir : un officier allemand, jeune, parlant un excellent français, sans aucun accent, m'apostrophe : « Qu'est-ce que vous faites ici ? — Notre devoir, nous nous mettons à l'abri du bombardement avec des femmes malades

t des enfants. — Pourquoi regardez-vous toujours comme cela ? On vous voit à chaque instant de là-bas ? (Il signale les derrières du village). — Nous regardons si la bataille s'éloigne. — Qu'est-ce que c'est que cela ? (Il désigne notre refuge). — Ce sont des grottes préhistoriques (il n'a pas l'air de trop comprendre). — Combien y en a-t-il ? — Quatre. — Les gens de par ici bavardent beaucoup trop, j'ai la mission de fouiller. Tout le monde dehors ! — Vous pouvez fouiller, vous ne trouverez rien. » Une femme est malade : il lui dit de ne pas se déranger. Les soldats alors, après un « heraus » guttural de l'un d'eux, qui me fait au contraire des autres l'effet d'une brute, nous font rentrer (les deux civils) en avant, fouillent tous les recoins, délient les gerbes d'avoine qui nous servent de couche ; l'officier décroche la bêche du sac d'un homme et cherche à creuser, scrute les parois, la voûte, tout en demandant en quoi c'est fait. Le linge, les ustensiles, ne sont pas touchés, M. Leblanc seul est palpé. A un certain moment un soldat trouve ma grosse jumelle dans la paille et la tend à l'officier. M. Leblanc dit : « M. Roland, c'est votre jumelle. — Oui, c'est ma jumelle. » L'instant est assez critique pour nous. L'officier l'examine et nous la rend. Nous respirons, Les femmes et les enfants peuvent rentrer. Nous, les hommes, devons marcher en avant et pénétrer les premiers dans les autres grottes. Arrivés à la deuxième, sur l'invitation d'entrer, je réponds que ma corpulence ne me le permet pas, l'ouverture étant trop étroite : l'officier se contente alors d'examiner et de scruter le fond en y jetant des allumettes-tisons. Peu après nous sommes groupés dehors au milieu de la plaine ; les Français de là-bas nous ont

aperçus probablement, car un obus arrive dans notre direction et éclate. Les Allemands, avec un parfait ensemble, comme à la manœuvre, font un saut penché, plutôt une conversion. L'officier, plus crâne, n'a fait qu'un léger mouvement et nous dit, car nous étions restés sur place : « Il ne faut pas avoir peur. Ce n'est rien, cela ». Je réponds : « Je n'ai pas peur. » Les deux autres grottes sont également examinées avec soin : deux médailles bronze et vermeil (récompense agricole), perdues le samedi et m'appartenant, sont retrouvées dans la paille. L'officier lit : *Agriculture*. « C'est à vous ? » et il me les rend. Je suis resté dehors sur les marches pendant la dernière perquisition. Un jeune soldat, vingt ans à peine, debout [sur la voûte de la grotte] et nous dominant, campé d'un air suffisant, les pouces passés dans son ceinturon, regarde, satisfait, d'un air de dire : « Pauvres Français ! » Un de ses camarades, plus âgé, se tient près de moi ; il peut avoir trente-cinq ans ; sa physionomie est grave, presque timide ; il tire sa montre à boîtier de corne qui marque *midi cinq* ; il veut m'expliquer : « Midi ici — Paris là », et son doigt indique la petite aiguille à 1 heure. Je lui réponds oui. Il paraît rassuré. Dans son imagination, il se figure que Paris se trouve à 5 kilomètres derrière les Marais et que les Français défendent les approches de la capitale.

La perquisition est terminée. Je demande à l'officier si nous devons rester ou redescendre au village. Il me répond : « Vous pouvez rester ici, vous êtes peut-être plus en sûreté qu'au village, on ne sait pas ce qui peut arriver. — [En ce cas] auriez-vous un médecin pour notre femme malade ? — Je ne sais si celui du régiment est au village. Si je le trouve, je



vous l'enverrai. » — Nous n'avons rien vu. Je lui dis encore : « Voilà des chevaux tués dans la plaine, près des maisons, ils sentent mauvais : c'est capable d'amener des épidémies. » Il me répond : « Qu'est-ce que vous voulez ? Partout où nous passons, c'est la même chose. C'est triste, la guerre, surtout celle-ci, qui n'était pas nécessaire. On pouvait parfaitement s'en passer. — Oui, quel désastre pour l'agriculture, l'industrie, le commerce et la civilisation ! Est-ce que vous touchez aux civils, au linge, aux meubles ? — Non. — J'ai une collection à la mairie et j'aurais une grande peine si elle était brisée. Je suis l'instituteur du village. — Depuis combien de temps êtes-vous ici ? — Dix-sept ans » — J'ajoute : « Vous parlez très bien le français. Vous êtes donc venu à l'école en France ? » Un « non » sec est la réponse et, sur ce, les voilà défilés vers le village en s'égaillant.

J'ai oublié de lui demander un sauf-conduit pour aller chercher du pain. Vers le soir, M. Leblanc veut redescendre aux provisions en profitant de la nuit et passant par les jardins. Nous nous y opposons et nous avons bien fait, car il se serait embarrassé dans leurs fils téléphoniques posés à terre en travers des chemins et reliant les batteries placées derrière les maisons et le pré Canat au poste d'observateur de Chenaille. Une des femmes, M<sup>me</sup> Barnier (Anatole), souffre beaucoup d'un mal blanc au doigt qui lui est poussé subitement. Je lui ai conseillé de le mettre dans un œuf frais. La douleur s'est apaisée petit à petit et, le lendemain, elle ne souffrait pas. Nous avons fait un repas avec des pommes de terre frites et des œufs pour les femmes, mais le lard manque ; la lampe s'éteint, faute de combustible, et

nous mangeons avec les mains les pommes de terre à moitié crues.

*Mercredi 9 septembre.* — La bataille fait toujours rage. Les incendies continuent de s'allumer, nous n'avons toujours pas de pain ; les enfants sucent un reste de chocolat ; les grandes personnes se restaurent avec un verre de vin qui creuse plutôt l'estomac. La situation intéressante de M<sup>me</sup> Landréa devient de plus en plus inquiétante : elle souffre beaucoup. Comment va-t-on faire ? Un événement semblable ne doit pas se passer en présence de fillettes. Les rafales de 75 arrivent toujours. Je décide d'évacuer la grotte avec une femme, M<sup>me</sup> Barnier, et tous les enfants. Par une pluie d'obus qui arrose la colline de Chenaille en passant par-dessus nos têtes, nous gagnons au plus tôt la 2<sup>e</sup> grotte près du chemin. Le combat devient de plus en plus violent ; les éclatements d'obus se rapprochent. Dans l'après-midi nous croyons notre dernière heure venue : les schrapnells tombent violemment sur la toiture des grottes. Les enfants pleurent, tassés contre les parois. De 10 heures du matin à la nuit, que nous attendons impatiemment, nous sommes sans nouvelles de nos voisins. Dans l'après-midi, pendant un moment d'accalmie, nous ouvrons la porte et sortons dans le couloir : un Allemand assez âgé, fusil à la main, tirant fortement la jambe, passe en courant dans la direction du village et du marais. Il dit d'un air très doux en passant : « Bonjour madame ! » Nous n'osons sortir pour jouir du spectacle. La nuit, si impatiemment attendue, arrive ; le canon français tonne toujours ; les obus balaient les pentes ; la lune ne

se lève que plus tard et l'obscurité est grande. Je me décide à mettre le nez dehors et à aller, sous une pluie fine, chercher des radis dans le champ de betteraves voisin en bordure du chemin. Je sais que je puis en faire provision. Je me traîne, en pantoufles, dans la terre devenue grasse et collante ; je veille et je guette ; l'ennemi passe à 50 mètres de là sur la route de Congy. Je perçois nettement les voix et les commandements, et je crains que d'autres n'arrivent par mon chemin de traverse. Je ne suis qu'à moitié rassuré ; j'appréhende de tomber dans une vedette. Je tâte les feuilles pour éviter de me tromper et de me charger de betteraves. Je n'ai pas de couteau et ce n'est pas sans efforts réitérés que je parviens à déraciner deux radis noirs et un navet. A ce moment une auto, munie de deux puissants réflecteurs, remonte à toute allure la route vers Congy : pour ne pas être aperçu je me couche à plat ventre. Ce doit être le commencement de la débâcle et la fuite des grands chefs. Je retourne vivement à la grotte. Je jette un radis pour distribuer aux enfants et je cours en porter un aux autres restés là-bas. Je n'entends rien et je me demande s'ils ont été moins heureux que nous. Un obus aurait-il fait des ravages ? J'appelle bien bas : la porte s'ouvre. Je constate que tout va bien ; l'état de notre malade n'a pas empiré et nous pouvons tous nous réunir à nouveau. Chacun calme sa faim avec une rondelle de radis qui nous pique la langue. M. Leblanc boit le vinaigre d'un bocal à cornichons. Dehors une longue suite de chariots descend au pas vers le village chercher très probablement les blessés. Ils reviendront tout à l'heure et toujours sans courir. D'autres

troupes passent. Vont-elles ou reviennent-elles ? On ne sait. Des bâtiments du château de Mondement flambent ; une maison brûle dans la direction de Broussy ; des lueurs d'incendie partout, à Villevenard, Oyes, Reuves, etc. (maisons brûlées Ernest Vallat et Paul Gagneux, grange Oudiné, route de Reuves, et maison Thibault, Narcisse). Le canon français lance encore quelques obus à intervalles plus espacés, puis tout retombe dans le silence de la nuit.

Il était temps : nous sommes énervés, légèrement déprimés et nous disons : « Qu'ils passent ou qu'ils reculent, mais que cette situation cesse ! » (L'état-major allemand occupait la maison Brochet.)

*Jeudi 10 septembre.* — Le lendemain, à 5 h. 30, au jour, toujours le même silence. Nous nous hasardons à mettre le nez dehors et, n'apercevant rien de suspect, nous nous disposons à regagner le village, car nous avons l'intuition que le grand drame est joué. A ce moment, le jeune vacher de notre voisin arrive nous apporter du pain. Plus d'Allemands à l'horizon. Nous cheminons en file indienne : chacun porte une partie du matériel amené. Quel soupir de soulagement s'échappe de nos poitrines ! Je ferme la marche et, au tournant de la rue du Grand-Puits, je croise une douzaine d'Allemands qui remontent en silence vers Congy. Celui qui semble être le chef du détachement se distingue des robustes et blonds Teutons ; sa barbe noire, son physique maigrelet forment contraste. Il porte un tambour sur le dos et un brassard de la Croix-Rouge sur la manche. Il me demande en bon français où se trouve le 164<sup>e</sup> régiment. Je

réponds : « Il était au village. — Tout le régiment n'y était pas. » Où le régiment était-il ? Je ne sais pas et je m'empresse de continuer mon chemin et de lui brûler la politesse. Il n'a pas l'air très rassuré et je ne tiens nullement à lui servir de guide. Nous rentrons à la maison : quel désastre !

Les vitres brisées par les schrapnells, les fusils de chasse déposés à la mairie brisés dans la cour, le drapeau des sapeurs-pompiers et l'écharpe tricolore du buste de la République lacérés, les vieux sabres de sapeurs-pompiers pliés, le tronc de la caisse des écoles forcé et volé, les plus belles pièces de ma collection emportées : bracelets argent, bagues or, bronze, cuivre, monnaies et médailles anciennes et modernes (30 romaines, Romulus-Remus, Cérès-Augusta, les enfants à la Louve, Louis le Débonnaire, Bonaparte aux Pyramides, Croix de soldat pontifical en argent, Croix de la Légion d'honneur de 1830, palmes académiques, croix du mérite agricole, médailles argent, vermeil et bronze de l'enseignement, pièces de 5 francs rares, etc). Tout est retourné de la cave au grenier. Le vin bouché, la limonade, l'eau de Vichy n'existent plus. Nous marchons sur des piles de vaisselle cassée et sur les restes de leurs orgies. Montres, bracelets et une foule d'autres objets manquent à l'appel. Un tiroir secret du bureau de salon forcé et brûlé. Les chemises sont enlevées avec beaucoup d'autre linge, dans les armoires bouleversées. Le violon, le phonographe, l'appareil à projections ont été forcés, une tirelire d'enfant éventrée et vidée. Aucun coin n'a échappé aux investigations cupides des barbares qui convoitaient l'or, l'argent, les objets de valeur et bibelots.

Près des bâtiments [scolaires], Gagneux (Adolphe) nous raconte avoir eu à subir les outrages et les coups de manche de lance dans les reins de cavaliers, parce qu'un homme tué était tombé en face la fenêtre de l'évier [d'où soupçon], puis parce qu'il ne l'avait pas enterré, suivant les recommandations malgré et sous le bombardement. Les camarades du défunt lui avaient enlevé sa médaille d'identité et donné au cultivateur un écrit au crayon sur papier d'emballage relatant l'état-civil du dit. Nous creusons une fosse commune sur le sommet du lieu dit la Croix du Cour. Les plaques d'identité, les livrets, sont recueillis et déposés à la mairie. Je reviens, demandé à la mairie par un officier [français]. Un soldat allemand, callot sur la tête, manteau sur le bras, sans armes, vient à ma rencontre dans le chemin de traverse, amené par M. Léon Langlois. Il m'aborde et me demande en bon français d'accent lorrain de le conduire à un commandant. Il s'est caché dans la cave du curé de Saint-Gond et il vient se rendre. Il en a assez de combattre les siens, dont beaucoup habitent les environs de Nancy. Son village, dont je n'ai pas retenu le nom, est à 7 kilomètres de la frontière en Lorraine allemande. Il a profité de la retraite de son régiment. C'est la première fois qu'il combat en 1<sup>re</sup> ligne : auparavant il était ordonnance ; mais, à Vervins, son officier a été tué. Il a reçu dans les Marais une balle au doigt majeur de la main droite deux jours auparavant et il a besoin d'être pansé. Nous arrivons tout en causant au pré Canat et nous rencontrons un commandant du génie qui, à cheval, inspecte la plaine : deux autres officiers se tiennent à ses côtés. Le prisonnier parle avec lui

et répond aux questions qui lui sont posées. Les larmes montent aux yeux du Lorrain et il se sent rassuré, lorsque le commandant lui dit : « Ne crains rien, mon ami, on ne te fera pas de mal, on va soigner ta blessure et on te mettra un brassard de la Croix-Rouge. » Je continue mon chemin vers la maison : l'officier qui me demandait est parti. Nous transportons des obus de 105 et des gargousses abandonnées dans le pré Canat vers un champ au-dessus de la maison d'école. Des habitants creusent une large et profonde tranchée pour mettre les bestiaux tués : 17 vaches et chevaux, dont 8 d'un obus dans l'écurie de la ferme Canat. D'autres vont les enfouir dans le marais. Sur les entrefaites j'apprends qu'un Allemand et un civil âgé sans papiers ont été trouvés tués côte à côte entre Villevenard et Courjeonnet (lieu dit Entre-les-deux-Chemins) et déposés dans la fosse commune de Cour ; un autre est inhumé sur le Moulin ; quatre sur les Gravelottes.

Le haut du village n'a pas souffert des obus depuis la Poste jusque chez Brochot. Par contre, le quartier Achille Guenon, Achille Chéré, Léon Langlois ont beaucoup souffert : bâtiments criblés d'obus, toitures crevées, pans de murs abattus. Les maisons de Thibaut (Narcisse), Vallat (Ernest), Gagneux (Paul) et la grange Oudiné sont en cendres ; les pressoirs Achille Guénon et Sommesous fortement endommagés ; la boutique Thibault Martial et petite maison veuve Oudin, face au midi, éventrées.

Chez Cré (Marie), 67 vitres brisées. A l'église, les vitraux descendus, le plancher du clocher cassé. Chez Léon Langlois, Maurice Jacquesson, écurie

Narcisse, des obus dans l'intérieur, brisant le mobilier. Le portail de Gaston Renard démoli. Un obus à la mélinite, près du soupirail de la cave Dennevert, où se trouvaient des émigrés qui l'ont échappé belle. Un obus dans la maison Canat, au-dessus de la cuisine, n'a pas traversé le plancher heureusement. La maison du garde-champêtre Mittelette est aussi en piteux état. Le génie, pressé, nous abandonne, sans les faire éclater, les obus non tirés et nous recommande de les enterrer. L'après-midi nous allons avec le maire et le facteur faire une tournée dans le bois des Usages à la recherche des morts ou des blessés. Un réserviste allemand a été enterré par ses camarades dans une tranchée d'artillerie sur les pâtis. Une croix de bois fruste et deux branches de chêne croisées en palme indiquent la tombe.

Nous apprenons que M. Diard (Adrien), de la ferme de Thoury, a été assez malmené. Sur son refus de boire un litre d'eau de Javel et pour avoir soufflé une chandelle, il a été enfermé dix-sept heures dans une cave. Ensuite, muni d'un sauf-conduit pour se diriger vers Congy, il est tombé dans des artilleurs allemands qui l'ont retenu prisonnier; sur sa demande un officier lui a donné à manger. Il a pu profiter d'un moment de panique pour s'esquiver dans les bois et se réfugier à Baye. Aimée Guénon, réfugiée dans la cave de son père, au hameau de Voisy, y a donné le jour à un garçon au moment du plus furieux bombardement. Ladauge (Maurice), fermier à Le Vieil-Andecy, menacé par les Allemands, a dû se réfugier dans les bois qui avoisinent sa ferme.



*Vendredi 11 septembre.* — Nous allons enterrer six soldats ennemis dans les tranchées au-dessus et à l'ouest de Voizy. Là, les 75 ont dû pleuvoir. Tous les cinq mètres, en moyenne, nous rencontrons des trous d'obus. Un Allemand assez âgé, déjà chauve, est démoli-en deux dans son abri. Deux autres faisaient le café dans la cavité d'une ancienne carrière où ils pouvaient se croire en sûreté, lorsque la mort est venue les surprendre. Dès midi, j'accompagne le voisin Renard (Bénoni) à Reuves pour donner la provende au bétail abandonné de son fils. Le facteur vient avec nous. Tout le long du ruisseau le Bonon, qui côtoie la route, les Allemands ont laissé la trace de leur passage, dans le lit à sec, en deux files indiennes. Toujours là, comme ailleurs, des bouteilles et des boîtes de conserves vides. Les meubles de la maison isolée dite la Lune ont été jetés à l'eau pour servir de passerelle sur le Petit-Morin. Le pont avait été barricadé avec du grillage et une chaîne métallique à faucarder. Sur la route de Reuves, quantité de tranchées et de trous d'obus. A l'entrée du village, vestiges d'une barricade faite de troncs d'arbres et de pierres sèches. Jusqu'à la rue de l'école, les maisons sont complètement bombardées et en majeure partie incendiées ; le clocher est à jour, la toiture sud-ouest enlevée. Un lustre et la cloche se maintiennent debout comme par miracle. La couverture de la mairie est fortement endommagée. Un tirailleur s'est fait calciner le long du mur Mançuy, dont les bâtiments sont brûlés : les cartouchières et la chéchia sont là encore. A l'extrémité sud du village, les quartiers de viande abandonnés répandent une puanteur insupportable et il en sera ainsi tout le long de la

route de Reuves à Oyes. Les objets les plus hétéroclites gisent abandonnés dans les fossés.

Nous arrivons à Oyes. Là, dans un pré, des tranchées allemandes larges et profondes et, auprès, des caissons d'artillerie remplis de munitions. L'un d'eux a sauté et provoqué la panique : 8 chevaux sont étendus avec des hommes et des équipements. Dans le village, partout, des maisons incendiées, des murs éventrés, la mairie criblée par les schrapnells et dix-sept obus, un cheval ennemi tout sellé étendu devant la grille aux barreaux tordus. Nous entendons des clameurs ou plutôt des hurlements de « A boire ! » qui proviennent d'un pâté de bâtiments côté sud-ouest. Personne dans le village. Nous continuons notre chemin et nous finissons par rencontrer M. Royer et sa fille qui rentrent de Sézanne où ils étaient évacués. Chez eux, comme ailleurs du reste, tout est au pillage : trois Allemands sont étendus morts sur de la literie dans la cave. Sur notre demande, la demoiselle nous donne deux bouteilles d'eau et un verre, car notre intention est d'aller porter à boire aux blessés, fussent-ils des ennemis. Ce sont des hommes après tout...

Nous poursuivons notre route. Près du pont, des soldats français sont tombés, l'un dans le caniveau, près d'une genisse éventrée, trois autres zouaves près de la mare à gauche. Le quartier de maison avoisinant est consumé. Dans la ruelle de l'église un lieutenant allemand, abattu avec son cheval, gisent tous deux le long d'un mur. Des blessés (60, paraît-il) sont dans l'église ; nous laissons aux médecins le soin d'aller les panser et nous rebroussons chemin après avoir à nouveau aperçu des ca-

davres ennemis dans les cours et le cimetière.

Nous revenons par Saint-Gond : trois Allemands sont tombés près de la haie, au pied des noyers, en face la maison Gobin. Près du calvaire, un caisson est abandonné. En face de l'ancien monastère, deux autres caissons, la roue de l'un emmanchée dans la pile du pont, ont été également dételés par l'ennemi qui fuit en toute hâte : les reliefs d'un repas, une boîte de conserves de tomates ouverte et non entamée, des assiettes en fer battu, des fourches, etc., posées sur le derrière de la voiture, témoignent d'un départ précipité. Un soldat adossé à un noyer, glace d'une main, mouchoir de l'autre, a été tué au moment où il procédait à un brin de toilette. Nous passons devant les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Gond bombardée et à moitié incendiée.

*Samedi 12 septembre.* — Nous faisons une excursion vers le nord-est du territoire. Nous rencontrons beaucoup de tranchées à partir des lieux dits Tout-y-Brûle, les Clos-Prieurs. Les Allemands les ont consolidées avec des betteraves arrachées dans le voisinage. Des papiers, des cartes postales gisent partout, çà et là éparpillées.

*Dimanche 13 septembre.* — Nous visitons le derrière de la colline de Chenailles, le long du ruisseau le Bonon : c'est là que se trouvaient abritées, cachées, des masses d'infanterie de réserve, soutenues par les pièces de 110 et de 150.

---